

Istanbul, est toujours Constantinople

À l'occasion du centenaire du 11 novembre 1918, nous avons demandé à un historien de tenter un exercice d'histoire contrefactuelle : et si, après la première guerre mondiale, l'Empire ottoman n'avait pas disparu ? Pour Marc Aymes, c'est simple : il est toujours là

CHRONOLOGIE

30 octobre 1918

L'armistice de Moudros met officiellement fin à la guerre entre l'Empire ottoman et les puissances de l'Entente.

10 août 1920

Le traité de Sévres, signé entre les vainqueurs et l'Etat ottoman, consacre l'éclatement de l'empire, la création de nouveaux Etats et de nouvelles frontières.

24 juillet 1923

Surnommé « Gazi » (« le victorieux »), Mustafa Kemal contraint les alliés à signer un nouveau traité à Lausanne, qui trace les frontières de la Turquie moderne.

29 octobre 1923

La Grande Assemblée nationale proclame la République avec, à sa tête, Mustafa Kemal.

AYMES

l'Empire ottoman n'a pas disparu d'Istanbul, l'armistice au port de Moudros, à Lemnos, le 30 octobre, les belligérants du front de l'Orient ont signé le dernier en date d'une guerre mondiale au Balkans ou le Croissant rouge. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale.

l'Empire ottoman n'a pas disparu d'Istanbul, l'armistice au port de Moudros, à Lemnos, le 30 octobre, les belligérants du front de l'Orient ont signé le dernier en date d'une guerre mondiale au Balkans ou le Croissant rouge. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale.

l'Empire ottoman n'a pas disparu d'Istanbul, l'armistice au port de Moudros, à Lemnos, le 30 octobre, les belligérants du front de l'Orient ont signé le dernier en date d'une guerre mondiale au Balkans ou le Croissant rouge. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale.

l'Empire ottoman n'a pas disparu d'Istanbul, l'armistice au port de Moudros, à Lemnos, le 30 octobre, les belligérants du front de l'Orient ont signé le dernier en date d'une guerre mondiale au Balkans ou le Croissant rouge. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale.

l'Empire ottoman n'a pas disparu d'Istanbul, l'armistice au port de Moudros, à Lemnos, le 30 octobre, les belligérants du front de l'Orient ont signé le dernier en date d'une guerre mondiale au Balkans ou le Croissant rouge. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale. L'armistice de Moudros, le 30 octobre, met fin à la guerre mondiale.

ROMPRE LES SCHELLÉS

Pour analyser, dans *Pouvoir et persuasion dans l'Antiquité tardive* (Seuil, 1998), les formes d'autorité sociopolitique exercées par l'« Empire chrétien » dans les provinces romaines, l'historien Peter Brown emprunte la notion de « politique des notables » aux travaux sur le Moyen-Orient ottoman de son distingué collègue Albert Hourani, publiés trente ans auparavant. Plus récemment, Jane Burbank et Frederick Cooper ont souligné, dans *Empires. De la Chine ancienne à nos jours* (Payot, 2011), qu'ils devaient à la découverte de l'histoire ottomane d'avoir compris la souveraineté « feuilletée » caractéristique, selon eux, de la morphologie politique impériale. Penser la longue durée de l'Empire ottoman permettrait en somme de rompre les scellés apposés à notre historiographie par le présent des Etats-nations.

Car si l'empire est fait de plusieurs empires, il ne suffira pas d'une proclamation pour en faire table rase. Quand bien même la Turquie républicaine décrète-t-elle (en 1928) la latinisation de son alphabet, raison graphique et raison d'Etat ne vont pas du même pas : sa vie durant, l'éminent historien Halil İnalcık (1916-2016) annotera sa bibliothèque (conservée aujourd'hui à l'université Bilkent, à Ankara) en caractères arabes.

Des idéologues entreprennent-ils de « puri-

fier » la langue turque de tout vocable arabo-persan ? Omniprésentes dans l'espace public, les devises d'Atatürk et les envolées de l'actuel président de la République, Recep Tayyip Erdoğan, regorgent pourtant de termes dont un lettré ottoman se serait délecté, et que le quidam écoute sans sourciller.

La république impose-t-elle (en 1934) que tout citoyen se voie doté d'un patronyme ? Plusieurs décennies durant, l'annuaire téléphonique restera organisé suivant l'ordre alphabétique des prénoms, et il arrive encore aujourd'hui que de très officielles listes nominatives se présentent ainsi. Ces pérennités culturelles ont leur pendant sociologique : de l'empire à la république, les élites ottomanes ont su se reconverter sans solution de continuité, au point que l'on puisse (comme l'a proposé l'historien Olivier Bouquet) parler de « noblesses ».

Quittons les abords de la capitale, vers des régions moins quadrillées par les autorités. Dans l'arrière-pays anatolien, a fortiori, les cadres sociopolitiques de l'expérience ottomane ne se sont pas évanouis en une « révolution ». L'espace provincial demeure structuré par les mêmes lignages de grands propriétaires ou d'entrepreneurs capitalistes. Les couvents de derviches ont été abolis, certains dès l'époque ottomane tardive ; mais des communautés villageoises entières restent engagées collectivement dans une « voie » confrérique, islam ésotérique négligeant le Coran et la mosquée, sous le patronage de saints thaumaturges médiévaux.

Ailleurs encore, lors des hommages aux défunts, des femmes s'assemblent pour psalmodier un panégyrique consacré à la naissance du Prophète ; le texte est imprimé en caractères arabes, leur assurant d'être touchées par la surnature intrinsèque du poème. Au loin, les versants des plateaux guident les transhumances régionales, les tropismes des « petites patries » fortifient les solidarités migratoires. Ethnologues, géographes ou sociologues sont à créditer pour ces découvertes. Leurs travaux doivent interroger les historiens, les inciter à lever l'interdit de l'anachronisme : et si le quotidien de la Turquie d'aujourd'hui était (suivant la belle expression de l'anthropologue américain Michael E. Meeker) celui d'une « nation d'empire » ?

Ainsi l'Empire ottoman pourrait avoir duré davantage qu'on ne le suppose. Car si la république s'est tant employée à symboliser sa différence, c'est peut-être, au fond, pour mieux pouvoir lui ressembler. ♦

MARC AYMES

Historien, membre du Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques, CNRS - Collège de France - EHESS.

RÉSONANCES

PAR CLAIRE JUDE DE LARIVIÈRE, HISTORIENNE

L'ACCENT N'EST PAS UNE FARCE

Il y a quelques semaines, dans les couloirs de l'Assemblée nationale, Jean-Luc Mélenchon s'agaçait d'une question apparemment embarrassante que lui posait une journaliste sur les enquêtes relatives à ses comptes de campagne. Le député s'esquivaient en imitant la prononciation méridionale de son interlocutrice. L'opportunité était trop belle, et beaucoup s'en sont emparés, de ses adversaires politiques aux journalistes, pour dénoncer le caractère vexatoire d'une telle raillerie et la discrimination linguistique qu'elle impliquait. L'offense était d'autant plus scandaleuse qu'elle était portée par le président du groupe La France insoumise, dont la vocation est de dénoncer les formes de la domination sociale et politique. C'est là l'ambiguïté de la prise en dérision des accents régionaux, qui, tout en constituant un ressort comique classique, du cinéma à la télévision ou dans les plaisanteries quotidiennes, reste considérée aussi illégitime qu'oppressive. La tradition est ancienne, en particulier dans le théâtre, où elle devient même un genre en soi dans l'Italie de la Renaissance. Dans toutes les villes de la Péninsule, lieux de passage et d'immigration, la moquerie de la langue et de l'accent des étrangers – à cette époque, l'Italie n'est pas unifiée, et l'étranger est celui qui vient d'au-delà de la région – ouvre un répertoire burlesque largement exploité.

COMMEDIA DELL'ARTE

Dans la Venise cosmopolite du XVI^e siècle, par exemple, de nombreuses pièces s'amusaient de la prononciation des Allemands, des Grecs ou des Bergamasques, en intégrant des répliques en langue étrangère et en transcrivant les accents par l'emploi d'un vocabulaire déformé et incorrect. Les langues se mêlent dans cette Babel méditerranéenne, et les auteurs de théâtre raillent ces sonorités bizarres et ces sabirs incompréhensibles, produisant ainsi une source exceptionnelle pour étudier les voix et les accents, matière éphémère par excellence, et donc difficilement accessible pour l'historien.

La commedia dell'arte, qui apparaît à la même époque, s'inscrit dans cette tradition. Le succès de ce genre théâtral est rapide et s'étend vite à l'ensemble de la Péninsule, avant de se diffuser au-delà, à partir de la fin du XVI^e siècle, et en particulier en France. Les personnages masqués – on les appelle *maschere* en italien – se multiplient au fil du temps et se transforment d'un lieu à l'autre. Pantalone est le vieux marchand vénitien, avare et cupide, Arlecchino (Arlequin) le serviteur agile et un peu tricheur venu de Bergame, Pulcinella (Polichinelle) le valet napolitain, nigaud et charlatan. Et de nombreux autres serviteurs, les zannis, s'ajoutent au répertoire, raillés pour leur accent régional et leur tempérament tantôt balourd, tantôt malicieux, même s'ils sont toujours les plus au fait des ressorts de l'action. Les *maschere* incarnent ainsi des caractères psychologiques et des réalités sociales associés à des appartenances géographiques.

Cette combinaison fonde encore aujourd'hui notre rapport aux accents régionaux. Les nombreux commentateurs de l'épisode Mélenchon ont rappelé les travaux de Pierre Bourdieu (1930-2002) sur la « domination linguistique », et comment la centralité jacobine française a fait des accents des marqueurs d'une infériorité sociale supposée. Le sociologue devenu professeur au Collège de France évoquait parfois la « honte » qu'il avait ressentie, au début de sa formation, du fait de son accent béarnais.

L'accent ou son absence sont donc bien des masques, qui, en même temps qu'ils définissent l'appartenance ou l'altérité, génèrent de façon plus ou moins explicite des caractères sociaux. Mais si la comédie enseigne quelque chose, c'est la possibilité qu'elle donne aux acteurs de s'émanciper de cette domination, en jouant des stéréotypes véhiculés. Le serviteur est souvent bien plus malin que son maître, et celui qui tire les ficelles de l'histoire.

Et à relire ces pièces, on mesure combien la question de la discrimination linguistique est plus complexe qu'elle n'y paraît. Car on peut choisir de porter un masque ou de l'enlever, et de rire à son tour de celui qui croit que le masque dit la vérité. Celui qui offense comme celui qui est offensé font finalement partie de la même comédie sociale. ♦

CLAIRE JUDE DE LARIVIÈRE

Historienne (université de Toulouse) spécialiste du Moyen Âge et de la Renaissance.

